

# LES VOLEURS D'ESPOIR

André Marois



Extrait de la publication



LES  
VOLEURS  
D'ESPOIR

Les éditions de la courte échelle inc.  
160, rue Saint-Viateur Est, bureau 404  
Montréal (Québec) H2T 1A8  
[www.courteechelle.com](http://www.courteechelle.com)  
[info@courteechelle.com](mailto:info@courteechelle.com)

Révision: Sophie Sainte-Marie

Dépôt légal, 1<sup>er</sup> trimestre 2013  
Bibliothèque nationale du Québec

Copyright © 2013 Les éditions de la courte échelle inc.

La courte échelle reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour ses activités d'édition. La courte échelle est aussi inscrite au programme de subvention globale du Conseil des arts du Canada et reçoit l'appui du gouvernement du Québec par l'intermédiaire de la SODEC.

La courte échelle bénéficie également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC — du gouvernement du Québec.

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Marois, André  
Les voleurs d'espoir  
Éd. originale: c2001.  
Publ. à l'origine dans la coll.: Roman +.  
Pour les jeunes de 12 ans et plus.  
ISBN 978-2-89695-265-6  
I. Titre.

PS8576.A742V64 2013      jC843'.54      C2012-942214-2  
PS9576.A742V64 2013

Imprimé au Canada

André Marois

LES  
VOLEURS  
D'ESPOIR

la courte échelle



*À Julia, Charlie, Jérémie et Hugo.*



*Mon pays,  
ce n'est pas un pays.  
C'est l'hiver.*

GILLES VIGNEAULT, fin du XX<sup>e</sup> siècle

*Mon pays,  
c'est l'enfer.*

Cybergraffiti, début du XXI<sup>e</sup> siècle



## L'histoire nous rattrape

Montréal 2024.

8 h 22, sonnerie de l'école. Il fallait être installé à son bureau en huit minutes.

8 h 30, sonnerie du début des cours. L'écran s'alluma de lui-même et le voyant capta la présence d'Hugo.

— Bonjour, Hugo, vas-tu mieux aujourd'hui ?

Sur le moniteur panoramique et ses trente-deux millions de couleurs, la face pâlichonne de Monik sourit à l'élève. Mais Hugo ne lui répondit pas. Il n'avait pas envie de faire des courbettes à son professeur virtuel. Et puis non, Hugo n'allait pas mieux aujourd'hui. Il était enragé à l'idée de rester là, à réviser son examen d'histoire, alors qu'on n'annonçait aucune chute de verglas avant trente-six heures ! Il aurait été mieux dehors à faire la course en motoglace avec ses amis.

Il avait entendu dire que l'ancienne autoroute 20 venait de recevoir une belle couche de verglas pas trop granuleux. Simon avait réussi à monter sa bécane à plus de 147 km/h. Tellement vite qu'il avait fait chauffer les clous de trois centimètres qui recouvraient la chenille. Si Simon, avec sa vieille Kawa, avait pu graver ce chrono, Hugo ferait un malheur avec sa nouvelle Suzu.

— Hugo, as-tu perdu ta langue ?

Elle ne pouvait pas le laisser tranquille, celle-là ? Mais bon, il fallait endurer le réso-enseignement, comme les autres.

— Ça va, ça va. Qu'est-ce qu'on se tape aujourd'hui ?

— Un peu de politesse, jeune homme ! Ton âge ne te donne pas tous les privilèges.

Son âge ! Jusqu'à la fin de ses jours, il en entendrait parler. Parce qu'à quatorze ans Hugo se retrouvait le dernier-né des Québécois. Après sa naissance, plus un seul nourrisson n'avait vu le jour sur ce petit coin de la planète. La courbe des naissances était demeurée aussi plate que les ventres féminins. La grande stérilité avait commencé.

On avait tout essayé, tout tenté. À qui la faute : aux hommes ou aux femmes ? À personne, semblait-il. Les femmes ovulaient et les hommes produisaient leur quantité réglementaire de spermatozoïdes, au-dessus des vingt millions par millilitre. Sauf qu'il n'y avait pas fécondation. Pas de bébés, pas de couches, pas de biberons. Hugo fermait la marche des enfants. Plus il prenait de l'âge et plus la population attrapait un coup de vieux.

La nation entière vivait en préretraite.

Au début, on avait accusé le gel. Toute cette galère avait commencé par la grande tempête de verglas de 2005, sept ans après la fameuse catastrophe de 1998. Sauf qu'il y en avait eu une autre l'année suivante, deux

l'hiver d'après, et ainsi de suite. Résultat: les arbres avaient craqué sous l'énorme charge. La végétation était morte étouffée, gelée ou écrasée. Le désert blanc s'était répandu. La vie continuait, mais à l'intérieur, dans les maisons ziglous.

On avait un moment expliqué le taux de fécondité nul par la vie cloîtrée. Puis on avait cherché du côté des slips trop collants qui gênent le refroidissement naturel des testicules. Pourtant, les spermogrammes demeuraient normaux.

On avait émis l'hypothèse de la nourriture lyophilisée. Un manque d'aliments frais aurait provoqué le problème. Les Vitakid étaient apparues: un concentré de vitamines, d'aphrodisiaques et de divers compléments chimiques. Échec total. Le clonage étant interdit, on avait encouragé les gens à faire plus de sport, à tester de nouvelles positions. Pour rien: aucun embryon de Québécois n'avait pointé son nez à l'horizon.

Depuis, les charlatans en tous genres s'enrichissaient en vendant des placebos, des machines à ions négatifs et autres bidules censés résoudre le problème. La république du Québec enregistrerait chaque jour une diminution de sa population. Terrible!

— Arrête, Monik! Tu n'as pas besoin de me rappeler sans cesse mon âge. Laissez-moi vivre, les vieux!

— Désolée, Hugo, mais tu as une responsabilité envers la communauté. Tu es un symbole. Tiens,

encore hier soir, le président Burk m'a demandé comment se déroulaient tes études.

— Il ne manquait plus que lui!

— Un peu de respect, jeune homme.

— Mouais, répondit Hugo.

Mince, quand trois millions de personnes vous considèrent comme leur seul avenir, qu'une compagnie de céréales vous paie une fortune en échange d'une photo sur leurs plastisacs de flocons de maïs, on peut bien se permettre d'être insolent.

— Le 14 avril 2005, ça te rappelle quelque chose?

L'image de son professeur s'était couverte d'une paire de lunettes ridicules. L'examen commençait.

— Ouais, c'est la date du référendum où le OUI est passé avec une majorité de 50,87 %.

— Le 24 juin 2005? lança Monik sur le même ton.

— Déclaration unilatérale d'indépendance et proclamation de la république du Québec.

C'était facile de retenir des dates pareilles, surtout avec un père aussi militant que le sien. Il lui avait suffisamment rebattu les oreilles avec ses histoires de séparation, ses luttes et sa victoire, comment ils avaient remporté leur fameux troisième référendum, et tout ce qui avait suivi.

Les Anglais étaient partis par hélicoptères entiers, d'eux-mêmes. *The débâcle!* Toute une époque effacée en quelques mois. Anglais, *go home!* Plus un mangeur

de rosbif en vue au bout de trois jours, pendant que les vainqueurs chantaient du Félix Leclerc!

Ça avait été la fête durant six mois.

Quand les autochtones et les Cantons-de-l'Est avaient fait sécession, Montréal et Québec s'étaient serré les coudes. Un peuple doit assumer ses choix s'il veut s'émanciper.

Depuis, la tension s'était relâchée; chacun était officiellement fier d'être Québécois et on ne parlait plus que le français.

Le père d'Hugo arborait parfois son insigne de l'ALQ, l'Armée de libération du Québec, quoique de moins en moins souvent. En vieillissant, on oublie qu'on a été un rebelle. On s'installe, on fait comme si ça avait toujours été ainsi. Les révolutionnaires ont du mal à accepter que d'autres poursuivent la lutte. Ils pensent que ce qu'ils ont accompli est définitif et parfait.

Dans le cas du Québec, aucune révolte ne risquait de venir des jeunes, puisqu'il n'y en avait quasiment plus.

— Hugo, tu es de nouveau dans la lune.

— Ouais, quoi encore?

La sonnerie retentit pour annoncer la récréation. Hugo soupira et éteignit l'écran. Monik s'effaça. S'il se dépêchait, il pourrait rejoindre Simon avant que la grande nuit ait tout englouti.

Si jamais il s'esquintait avec sa motoglace, ce serait le deuil national.



## Hugo dans le réso

Les chiens! Hugo n'avait pas fait cent mètres sur la glace que deux flics de la Sûreté du Québec l'avaient coincé. Motif de l'arrestation: un symbole national ne joue pas avec sa vie. Ils l'avaient sagement raccompagné à la maison et, pire que tout, lui avaient confisqué la clé de sa Suzu.

— Hé! les gars! Vous n'avez pas le droit. Je n'ai rien fait de mal!

— Les ordres sont les ordres, le jeune. Retourne à tes études, la récréation est terminée.

Un autre coup de ce maudit réso. Big brother prend soin du petit frère du peuple.

Hugo rentra en claquant la double porte. Chez lui, c'était bonjour l'ennui. Sa mère travaillait, captive de l'écran. D'ailleurs, elle ne faisait que ça. Le pays fonctionnait de cette façon.

Travailleurs à domicile, les Québécois s'étaient recyclés dans le télétraitement de comptabilité. Quarante-vingt-quinze pour cent de la population gagnait sa vie à corriger des listes de chiffres pour des sociétés du Moyen-Orient, à établir les fiches de paie d'employés de compagnies ukrainiennes, à préparer les déclarations

d'impôts des cadres finlandais travaillant dans l'une des douze stations orbitales.

Tout circulait par le réso. Les commandes tombaient le lundi matin et devaient être achevées pour la fin de semaine. On était payé à la tâche et, pour que ça rapporte assez, il fallait consacrer beaucoup d'heures à faire valser les nombres.

Le reste du temps, chacun restait branché sur son moniteur pour les programmes télé ou pour discuter avec sa famille qui logeait de l'autre côté de la rue. Les yeux étaient rivés sur le réso presque en permanence.

— Ça va, m'man ?

Hugo était encore en colère, mais il savait qu'il ne pouvait pas déranger longtemps sa mère, surtout que son père ne travaillait plus depuis qu'il s'était mis à trembler comme une feuille. Lorsqu'il tapait sur le clavier, ses doigts n'atteignaient jamais la bonne touche. Embêtant, quand tu es en train de chiffrer les taxes d'une technoboîte telle que Macrohard. Un déplacement de virgule à droite ou à gauche et ce sont des milliards de dollars à payer en moins... ou en plus. C'est d'ailleurs ce qui s'était produit et qui l'avait écarté du résoboulot. Désormais, il faisait le ménage et tournait en rond pour se calmer les nerfs.

Tout le système était géré par une société d'État, avec certificat de confidentialité à la clé. La situation était idéale. Les comptes demeuraient secrets, entrant et sortant des ziglous par fibre optique. Le pays devenu

hermétique, les clients étrangers avaient vite afflué. On voyait le label Sécurité Québec estampillé aux quatre coins du globe, et même au-delà.

Hugo regardait sa mère qui cherchait une erreur dans un bilan.

— Il manque trois yens et je ne les trouve pas! J'ai beau refaire les totaux, ces trois-là m'échappent. Je ne comprends pas. Le logiciel peut additionner des milliards de chiffres, mais il est incapable de repérer une poignée de monnaie japonaise égarée.

— Tu devrais faire une pause, suggéra Hugo. Tes yeux sont rouges.

— Le petit dit vrai, renchérit son père. Arrête-toi cinq minutes. Ce n'est pas l'esclavage, quand même!

— Vous avez raison, avoua la mère.

Hugo la contemplait comme s'il lisait son propre avenir: un poste de contrôleur pour le réso, avec prime au rendement et quatre semaines de vacances en fin de carrière. Toute une vie avec les fesses écrasées sur un siège ergonomique. Que le blues commence!

À quatorze ans, on rêve d'autre chose.

Il abandonna ses parents à leur thé et s'enferma dans sa chambre. Il éteignit toutes les lumières, alluma son ordinateur et le connecta au réso. Peut-être avait-il des messages. Ça pourrait lui changer les idées.

Hugo était l'un des rares civils à avoir accès à l'intérieur du réso. Avec quelques autres privilégiés, son avatar

pouvait s'y promener librement. En tant que benjamin de la population, le gouvernement lui avait confié la mission de répondre à toutes les missives de couples sans enfants. Il leur rendait des visites virtuelles, discutait quelques minutes avec eux, tel un fils avec ses parents.

Le ministère de la Jeunesse lui avait fourni un casque numérique 4D téléporteur et un code secret pour pénétrer au cœur du système. C'était fascinant. Sans sortir de chez lui, il pouvait se déplacer virtuellement partout dans le pays.

Derrière les écrans se baladaient aussi des agents de maintenance, divers fonctionnaires et de nombreux policiers. Des informations compressées circulaient à très haute vitesse. Invisibles à l'œil nu, on les repérait au sifflement que produisait leur déplacement et au léger cliquetis provoqué par leur chargement dans les ordinateurs des travailleurs.

À l'intérieur du réso, on pouvait également observer les usagers connectés par le biais des w.cams, mais les consignes étaient strictes : défense de les espionner. La tentation était grande et c'était tellement amusant de découvrir dans quelle tenue les gens travaillaient ou de quelle façon ils avaient décoré leur ziglou !

Hugo adorait se balader au hasard des couloirs. Parfois, il faisait de drôles de découvertes.

Un soir où il s'était perdu en se rendant chez un couple stérile, il avait remarqué une étrange porte. Un

grand rectangle gris qui ne s'ouvrait qu'au passage de certains messages aux sonorités stridentes. Hugo s'était recroquevillé dans un coin sombre pour tenter d'en savoir plus. Bientôt, il avait vu entrer et sortir plusieurs agents de la Sûreté du Québec. Ainsi, le réso renfermait bien cette fameuse zone secrète surnommée le résoffic.

Depuis toujours, Hugo avait développé une passion malade pour l'informatique et ses pirates. Là, il se trouvait face à un portail qui lui résistait et qui ne faisait qu'exacerber sa curiosité.

L'adolescent avait sa petite idée pour pénétrer le résoffic. Il retourna devant l'entrée et patienta. Soudain, il entendit un cri :

— HUGOOO!

L'avait-on aperçu? Le son était à la fois proche et lointain, comme issu d'une autre dimension. La plainte reprit, accompagnée de coups sourds.

— HUUUGOOOO!!!

Il fit demi-tour, dévala un grand couloir tout blanc, repéra un sas pour quitter le réso, déboucha en trombe dans le passage de son ordinateur, puis s'extirpa *in extremis* du système.

Ses parents frappaient à la porte de sa chambre. Il déverrouilla et sa mère se précipita sur lui, en pleurs.

— Mon chéri, tu n'as rien?

— Maman, je t'ai déjà dit que, lorsque je suis dans le réso, je n'entends rien.

— Pourquoi t'enfermes-tu à clé? questionna son père.

— Je ne sais pas, je ne m'en suis pas rendu compte. Sa mère le serrait à l'étouffer.

— Mon petit, tu sais qu'on n'a que toi. Ne nous fais plus de telles peurs!

## En argoh dans le texte

Ailleurs, au centre d'un lac gelé loin de Montréal.

La rencontre eut lieu, même si Paul était en retard. Il s'était juré de ne pas sortir seul, sauf que personne n'avait pu l'accompagner. Il avait dû se résoudre à braver l'enfer blanc sans doublure. Danger majeur car, en cas de panne ou d'accident, personne ne le secourrait. Il pourrait se transformer en glaçon avant l'arrivée des autres ou se faire repérer par les mouchards de la Sûreté.

Il accéléra et les clous de sa motoglace mordirent le sol plus profondément.

Deux Zaïrois l'attendaient. Paul finit sa course par une glissade savante. Il stoppa à trois mètres des livreurs.

— Alors, Paul, tu nous fais prendre racine ? Ça fait dix minutes qu'on se les gèle. Ce n'est pas bon pour notre métabolisme. On n'est pas d'ici, nous.

— Je sais, les gars. Je suis désolé. J'ai eu un contre-temps. Vous avez la marchandise ?

L'incident était clos, les affaires continuaient.

— On ne serait pas là, sinon. Tu as le fric ?

Paul dégagea un sac de son coffre latéral. Il fit glisser la fermeture pour montrer le paquet de pseudo-

dollars. On appelait ainsi les rares coupures qui circulaient sous les manteaux, dernière monnaie de papier légale héritée d'avant le grand froid. On calculait le cours du pseudo sur celui du cyberdollar, avec un rapport de un et demi.

Mah était allé chercher une boîte qu'il ouvrit à son tour. À l'intérieur, soigneusement alignées par rangées de vingt, des barrettes de mémoire vive. Paul en inspecta une, avant de s'adresser à l'Africain.

— Bon, j'espère que, cette fois-ci, tu m'as dégoté de la bonne mémoire, Mah. La dernière livraison était bourrée de virus. J'ai dû lui faire subir une quarantaine séquentielle pour la nettoyer. Avec vingt-cinq pour cent de perte sèche.

— Ne t'inquiète pas, mon frère ; celles-là viennent de mon village. C'est du garanti pur bon. Pas de la guimauve.

L'argent disparut dans la motoglace de Mah et Paul prit la boîte. Les trois hommes se tapèrent les gants, puis se quittèrent. L'échange n'avait pas duré plus de deux minutes. Ils repartirent chacun dans leur direction. Les Zaïrois filèrent vers le sud et Paul suivit ses propres traces à moitié effacées.

Il n'y avait plus qu'à rouler jusqu'à la maison, à une demi-heure à l'ouest. Pas d'hélicoptère en vue, la voie était libre.

Officiellement, Paul était chef comptable sur le résoboulot. En réalité, il gagnait sa vie en trafiquant des octets. Les gens étaient tellement dépendants de leurs ordinateurs qu'ils cherchaient par tous les moyens à les gonfler. C'était la chasse à la grosse mémoire. Et Paul en avait toujours à revendre.

Une seule barrette bien installée permettait de gagner cinq cents gigaoctets. On pouvait ainsi travailler plus vite, donc gagner plus de cyberdollars. Paul possédait son propre réseau de distribution, hérité d'une époque lointaine où il faisait du porte-à-porte pour vendre des aspirateurs robotisés.

Tout se déroulait toujours à l'extérieur, là où les oreilles et les caméras du réso claquaient de froid. Pas de témoins, jamais de problèmes.

Avec ce qu'il avait acheté aujourd'hui, Paul pourrait répondre à une grosse commande du côté de Sorel. À condition, bien sûr, que ses fournisseurs n'aient pas encore laissé traîner leurs saletés virales dans les circuits.

Son village apparut, Saint-Glagla, où quatre immenses boules de glace permettaient de situer les ziglous de la tribu. Le contrebandier fila droit sur un mur blanc qui se souleva à son approche. Il entra dans le garage dont la porte se refermait déjà.

— *Jourbon!* Tu as fait *gut*<sup>1</sup> *travel*<sup>2</sup>?

---

1. Bon, en allemand.

2. Voyage, en anglais.

C'était sa femme, Ingrid, qui l'accueillait sur le petit écran près des outils.

— J'ai *machen*<sup>1</sup> *presto*<sup>2</sup>. La *brain*<sup>3</sup> semble *muy bien*<sup>4</sup>.

Chez les Molbek, on ne parlait pas le français comme ailleurs au Québec. Ici et chez les trois familles voisines, amies et alliées, on utilisait l'argoh pour communiquer. Cela simplifiait les rapports humains, car personne ne parlait la même langue maternelle. On avait donc tout mélangé : français, anglais, italien, espagnol, créole, verlan<sup>5</sup>, sans privilégier un langage plus qu'un autre. Ça donnait un espéranto pas toujours facile à comprendre pour les non-initiés, mais les membres de la tribu ne parlaient l'argoh qu'entre eux.

Paul et tout le minivillage de Saint-Glagla fonctionnaient en dehors du grand système. Officiellement, sept personnes habitaient les lieux, alors que, dans la réalité, ils étaient une vingtaine. Ça permettait de se relayer devant les postes de travail du résoboulot et de libérer de la main-d'oeuvre pour les autres activités de la communauté.

À la revente des barrettes, qui partaient comme des petits pains, venaient s'ajouter quelques trafics complémentaires : vrai café, vrai chocolat, vrais biscuits. Tout

---

1. Faire, en allemand.

2. Vite, en italien.

3. Mémoire, en anglais.

4. Très bien, en espagnol.

5. Argot parisien où l'on inverse les syllabes (bonjour = jourbon).

ce que le magasin d'État Profito ne fournissait plus depuis longtemps.

On testait aussi en circuit fermé plusieurs moyens d'aller voler des informations, des points de crédits pour la retraite, des heures de télé gratis ou des babioles technologiques sur le réso. Quand tout était prêt, Georges, le voisin de Paul, s'installait à son clavier et partait faire son piratage chez les gouvernants. Jusque-là, il avait toujours réussi à se débarrasser des influx-glus.

Ces trucs pouvaient adhérer à la plus petite phrase en langage binaire. Invisibles, sans masse, ils attendaient que vous soyez parvenus à destination pour se déclencher. Les surveillants du réso retraçaient ainsi tout le parcours d'un envoi. Une vraie plaie, ces influx. Mais Georges les avait depuis longtemps neutralisés. Ce qu'il envoyait dans les circuits était au préalable recouvert d'une pellicule anti-adhérente, genre téflon virtuel. Un coup de vaporisateur magique avant l'expédition, pschitt! pschitt! Roulez, petits bolides. Les mouchards ne collaient pas.

Paul poussa une porte et pénétra dans le deuxième appartement, qui n'existait pas légalement. La jeune Anaël, six mois, lui tendit les mains en gazouillant.

— Pépa est *back*<sup>1</sup>, ma pitchounette.

---

1. De retour, en anglais.

Il la prit dans ses bras.

Il y avait des gamins de moins de quatorze ans dans les quatre ziglous ! Ils étaient six en tout, sans compter celui qu'attendait Mika pour mai. Ça expliquait leur mode de fonctionnement semi-clandestin.

Les enfants s'exprimaient généralement en argoh. Tous parlaient aussi le français et la langue de leurs parents.

Ce que les citoyens de Saint-Glagla ne comprenaient pas, c'était pourquoi ils pouvaient enfanter. Pourquoi trois millions de Québécois luttaien-t-ils depuis si longtemps contre l'arrêt de la procréation, et pas eux ? Ils s'alimentaient comme le reste du pays, à part peut-être une légère tendance à boire plus de thé et de café de contrebande. Mais rien pour expliquer leur fécondité. Il y avait forcément autre chose.

Cependant, il n'était pas question de devenir les cobayes de Médica : le ministère de la Santé et de la Recherche. Le jour où l'on découvrirait leur secret, ces cinglés du gouvernement voudraient transformer leurs ziglous en zoo humain. Non merci ! Personne ne jouait au malin avec les règles de sécurité.

— Montre à pépa *your*<sup>1</sup> *schöne*<sup>2</sup> dessin.

Paul s'était penché sur la table où dessinait son fils de six ans, Sol. L'image était censée représenter un troupeau de vaches.

---

1. Ton, en anglais.

2. Beau, en allemand.

— C'est *what*<sup>1</sup> ?

— Une maman meuh qui *comer*<sup>2</sup> avec ses *bambini*<sup>3</sup>.

— Et leur pépa ?

— Il est parti *spazieren*<sup>4</sup>.

Il dessinait sur du papier ! Depuis la mort des arbres, l'imprimé avait disparu. Plus une feuille à griffonner. Tout se faisait avec les ordinateurs. Des années plus tôt, son oncle Lionel avait réussi à voler un camion chargé de papier journal : la fameuse opération Grand rolo. Ils en avaient encore pour des décennies.

Paul sourit à son fils et alla s'enfermer dans son bureau. Il devait tester ses barrettes avant de lancer la vente. Il alluma son ordinateur branché sur le circuit interne et poussa un cri.

— Oh ! C'est *what* ?

Sur l'écran, le visage d'un vieux clown tout ridé venait d'apparaître et lui souriait.

— *Jourbon*, Paul.

---

1. Quoi, en anglais.

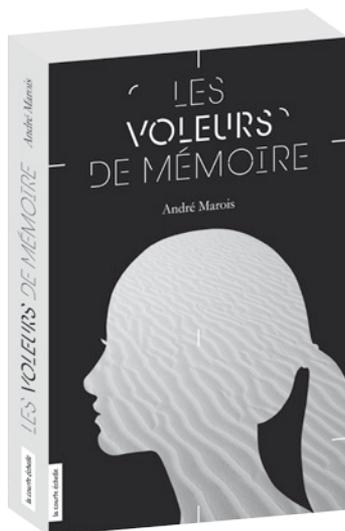
2. Manger, en espagnol.

3. Bébés, en italien.

4. Se promener, en allemand.



À lire également  
Le Québec de demain  
Année 2039



Le territoire est un désert. La canicule enveloppe le pays. Une épidémie se répand dans la population: la grure. Cette maladie efface la mémoire. Le gouvernement isole les malades. Chacun peut être infecté.

Lolla, quatorze ans, est l'Aînée de la nouvelle génération des Québécois. Elle découvrira une sinistre réalité...

# LES VOLEURS D'ESPOIR

Québec, 2024

Dehors, c'est l'hiver perpétuel. La glace recouvre tout le pays. La grande stérilité a frappé la population. Aucune naissance depuis 14 ans ; le peuple québécois ne se reproduit plus.

Hugo, le dernier-né, est le symbole de la nation. Afin de visiter les couples sans enfants, il est un des rares civils à pouvoir circuler à l'intérieur du réso. Au cœur de ce labyrinthe virtuel, l'adolescent impétueux espionne les autorités et fera d'horribles découvertes...

Avec *Les voleurs d'espoir* et *Les voleurs de mémoire*, André Marois met en scène une vision terrifiante du Québec de demain.

[www.courteechelle.com](http://www.courteechelle.com)

Couverture: Bartek Walczak  
Crédit photo: Pablo H. Caridad pour Istockphoto

Extrait de la publication